



HAL
open science

1814-1815 : Entre paix et guerre, dans La Semaine sainte d'Aragon et L'Absent de Patrick Rambaud

Catherine Mariette

► **To cite this version:**

Catherine Mariette. 1814-1815 : Entre paix et guerre, dans La Semaine sainte d'Aragon et L'Absent de Patrick Rambaud. Laure Lévêque. 2000 ans de guerres en paix, p. 45-60, 2018, 978-2-343-14251-7. hal-01914940

HAL Id: hal-01914940

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01914940>

Submitted on 7 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« 1814-1815 : Entre paix et guerre, dans *La Semaine sainte* d’Aragon et *L’Absent* de Patrick Rambaud »

1. « 1814-1815 : Entre paix et guerre, dans *La Semaine sainte* d’Aragon et *L’Absent* de Patrick Rambaud », *2000 ans de guerres en paix*, Laure Lévêque dir., L’Harmattan, 2018, p. 45-60.

Comment mieux montrer le passage, l’articulation, entre 1814 et 1815, deux années cruciales du XIX^e siècle, sinon à travers des romans qui ont le don de rendre sensibles les faits, non pas en les dépeignant de manière abstraite par le récit pur des événements, comme a pu le faire un certain type d’historiographie, mais en incarnant ces faits dans le destin de personnages qui les font revivre pour nous, des siècles plus tard. C’est alors par l’émotion, à travers les sensations partagées, à la lecture de leurs histoires singulières que nous est rendue présente l’Histoire. C’est là le propre du roman, son pouvoir, de colorer le passé par une fiction et de nous le rendre plus palpable, plus vrai.

Cependant, roman et Histoire ne doivent pas être conçus dans des rapports d’opposition mais plutôt de complémentarité : l’Histoire « transmet des noms, des événements, des lieux mais qui sont donnés une fois pour toutes, figés une fois pour toutes » alors que l’invention romanesque consiste à « faire vivre ces personnages, à rendre présents ces événements de la tradition¹ ». Ainsi le romancier remplit les lacunes de l’Histoire par des détails qui la rendent vraisemblable et l’imagination de la fable complète la vérité de l’Histoire, selon le processus du « mentir-vrai » dont Aragon a fait sa devise romanesque. Patrick Rambaud, quant à lui, dans une postface à son livre *L’Absent*, se défend d’écrire un « roman historique ». Pour lui, « l’Histoire n’est pas le décor mais le sujet² » de ses livres qui retracent la saga napoléonienne. Il s’agirait plutôt, comme chez Aragon, d’écrire un roman de l’Histoire, de « reconstituer le passé avec une dose d’imagination » (AB, 358), de « mettre en scène des petits morceaux de notre passé » (AB, 356). Ces deux auteurs reconfigurent les événements de 1814-1815 dans deux romans que j’ai choisi d’étudier pour leur figuration de ce temps tremblé, suspendu, d’un interrègne (les Cent-jours, mais aussi tout ce qui se passe entre 1814-1815 peut être considéré comme interrègne, où dominant l’instabilité et l’hésitation sur le régime politique à adopter, dans une France partagée entre la Royauté et l’Empire) : il s’agit de *La Semaine sainte* d’Aragon et de *L’Absent* de Patrick Rambaud.

Mais avant d’examiner la représentation de la guerre et de la paix dans ces deux romans, je voudrais faire un bref retour historique sur les événements qui ont marqué deux années charnières pour la France.

¹ Jean Molino, « Remarques sur le roman historique », RHLF 1975, n° spécial sur le roman historique. Cité dans *Histoire/roman. La semaine sainte*, université de Provence, 1988, p. 206.

² Patrick Rambaud, *L’Absent* [2003], Paris, Le Livre de poche, 2010, p. 356 désormais AB, suivi du n° de la page.

Le 5 avril 1814, à Fontainebleau, Napoléon, cerné par les troupes étrangères appelées à la rescousse par les royalistes pour le détronner, abdique sans condition et conserve le titre impérial. Il reçoit une rente et la souveraineté sur l'île d'Elbe où il est exilé. Il y arrive le 3 mai 1814. Lors d'une première Restauration, Louis XVIII, frère de Louis XVI, monte sur le trône. Le 26 février 1815, Bonaparte quitte l'île d'Elbe, clandestinement. Le 1^{er} mars, il débarque à Golfe-Juan avec 500 hommes et commence alors sa lente remontée vers Paris. Au fur et à mesure qu'il traverse la France, l'armée, nostalgique de son Empereur, se rallie massivement à lui (le Maréchal Ney fut l'un des premiers à revenir à lui, alors qu'il était passé au service de Louis XVIII en 1814). Le 20 mars 1815, Napoléon arrive aux Tuileries, où il est acclamé par le peuple parisien, pendant que Louis XVIII s'enfuit vers la Belgique avec sa cour. Napoléon demande la paix aux puissances étrangères mais, devant leur refus, se décide à prendre les armes. Il est défait à Waterloo, le 18 juin 1815 et doit abdiquer une seconde fois. Il est alors exilé à Sainte-Hélène pour être hors d'état de rentrer jamais en France. C'est cet épisode étrange, un peu burlesque et tragique à la fois, qu'on a appelé les « Cent-jours ».

Le roman de Patrick Rambaud évoque le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, de l'abdication de Napoléon le 3 mai 1814, à son retour sur le sol français en février 1815. *La Semaine sainte* raconte la suite de cet épisode, la semaine de débâcle des troupes royales, en mars 1815, lorsque la nouvelle du débarquement de Napoléon à Juan les Pins arrive aux oreilles de la Cour de Louis XVIII qui s'enfuit en désordre vers la Belgique et, en contrepoint, le retour à marches forcées de Napoléon vers Paris : armée fantôme, que les nobles fuient avec épouvante, mais qu'on ne voit pas réellement dans le roman. Épisode tragi-comique, puisque les progrès que fait l'un vers Paris, puis vers le Nord, pousse toujours plus loin la débandade royale. Mais si le roman de Patrick Rambaud dit pleinement l'articulation 1814-1815, celui d'Aragon, bien qu'il situe le temps de l'action en 1815, fait constamment référence à l'année précédente pour montrer ce qui s'y est joué et ce qui a fait que l'année 1814 portait déjà en elle les secousses de 1815.

Les deux romans sont donc, bien malgré eux, bien sûr, complémentaires, soudés dans leur chronologie, puisque le plus récent, celui de Patrick Rambaud, finit au moment où celui d'Aragon commence, s'y raccommode. *L'Absent* s'achève par un chapitre intitulé « Il revient », au moment où Napoléon vient de débarquer à Juan-Les-pins, près de Cannes, sur une image intime et familière :

Le détachement de Cambronne revenait de Cannes avec la nuit. Il y avait un beau clair de lune mais l'air était glacial. Octave remonta son col et s'avança vers le bivouac où brûlaient des tas de sarments. L'Empereur avait enfilé un tricot de laine et il dormait sur son fauteuil pliant, les bottes sur une chaise, sa redingote grise remontée comme une couverture. Il avait un visage paisible. Napoléon rêvait à Bonaparte.

Le 20 mars l'Empereur rentra aux Tuileries, porté par un mouvement populaire, et cent jours plus tard ce fut Waterloo . (AB, p. 351-352)

J'ai choisi d'envisager l'année 1814 comme porteuse du germe d'une paix

rompue, d'un équilibre mal restauré, entre paix et guerre : comment peut-on voir dans cette année 1814 le signe du bouleversement de 1815 ? Ou en d'autres termes : comment 1815 est-elle la conséquence directe de 1814, les deux années étant nécessairement soudées, reliées, associées. Je ferai des allers-retours entre les deux romans pour montrer comment 1814 et 1815 sont intimement liés : 1815 se reflète et se mire en 1814 et on comprend mieux l'aboutissement de Waterloo quand on a saisi ce qui a fermenté dans la tête de l'Empereur pendant son séjour à l'île d'Elbe.

Dès le mois de mai 1814, en effet Napoléon débarque à Porto Ferraio, sous-préfecture de l'île d'Elbe dont le gouvernement a été confié à Napoléon en compensation de l'abdication sans condition de Napoléon. Le roman de Patrick Rambaud fait le récit des quelques mois de ce règne un peu particulier : en effet, Napoléon gouverne son petit royaume de 224 kms², département français d'Italie que gouverne sa sœur Elisa, nommée grande duchesse de Toscane en 1809. Il recommence à moindre échelle ce qu'il a entrepris pour l'Europe. Il construit des routes, se fait bâtir des palais, achète les habitants, peu favorables à son installation, en faisant couler l'argent à flots :

[...] Les Elbois voulaient hier encore étripper Napoléon parce qu'ils redoutaient sa réputation de guerrier, mais il arrivait désarmé, son image avait donc changé, les gens d'ici se le répétaient entre eux, en ce moment même, en caquetant sur le pas de leurs portes ou au café ; ils espéraient maintenant que la renommée de Napoléon allait les enrichir, soyez en sûr, et ce genre d'information séduisante se répandait dans l'île à grande vitesse (AB, 212)

Les mœurs se dépravent et ce qui était jusque là généreusement offert par les habitants est désormais tarifé, monnayé, volé. Napoléon introduit dans cette île de pêcheurs pauvres la consommation, l'envie, la possession et la dépravation. Ce qu'il établit dans ce royaume en miniature est une version parodique et dégradée de l'Empire, une imitation carnavalesque de celui qu'il a gouverné pendant dix ans. L'île d'Elbe est pour lui « une île minuscule qui sent le romarin mais ressembl[e] à une cage » (AB, 144). Quand on l'amène en procession vers sa nouvelle habitation, en toute pompe, l'Empereur déchu se remémore son sacre, en 1804 :

On avança le dais. Le dais ! Tenu par quatre villageois nippés de bric et de broc, tremblants, accablés par cet honneur, il consistait en manches de bois que surmontait un tissu décoré de bouts d'écarlate et de papier découpé en motifs ou en franges. "Quelle farce ! pensait l'Empereur. Quelle lamentable farce !" Les images de son sacre lui remontaient par contraste en mémoire... Il faisait un temps de neige et de brouillard, les princesses étaient très décolletées malgré le froid de Notre-Dame, les évêques se comptaient par dizaines, le pape avait mis sa chape de drap d'or [...] ; un dais véritable que promenaient des chanoines, le sceptre de vermeil, son manteau de pourpre, d'hermine et de satin blanc.... Et lui aujourd'hui ventripotent sous cette sorte de parasol, bancal (AB, 221)

On voit progressivement Napoléon, après une période d'activité intense, étouffer dans cette île trop petite pour son ambition renaissante. Il prépare alors son retour dans le plus grand secret, ne diffusant son plan que de manière fragmentaire aux plus proches de son entourage et jouant pour le peuple la comédie d'un empereur enfantin et comblé, pour mieux tromper sur ses intentions (AB, 324). Il invite sa sœur Pauline, organise des bals, joue à colin-maillard, se promène, semble heureux et masque son futur départ sous cette insouciance feinte (AB, 315). Puis, très vite, il embarque en secret et arrive en France, prêt à reprendre le pouvoir.

La Semaine sainte commence pratiquement là où l'action est laissée en suspens dans le roman de Patrick Rambaud, par un chapitre inaugural « Le matin des Rameaux » : les armées du roi sont en alerte et se préparent à accompagner le Roi dans sa fuite désordonnée vers le Nord. La première date qui apparaît explicitement dans le roman est celle du 14 mars³. Le débarquement de Juan-Les-pins n'est alors encore qu'une rumeur qui se précise dans les premières pages. Elle se répand, d'abord par les journaux, puis grossit au point de devenir de plus en plus certaine, mais constamment déformée, amplifiée par la confusion qui règne dans les esprits. Le narrateur distille l'information au fur et à mesure que les personnages apprennent la nouvelle ou réagissent à sa menace :

[...] Tous ces garçons accourus de leur province autour des Tuileries et du Roi [...] criaient au Comte d'Artois, passant au milieu d'eux dans sa voiture, qu'ils voulaient se porter sur Grenoble, barrer la route à l'Usurpateur... [...] Hier, les journaux disaient que les troupes royales étaient rentrées dans Grenoble et Lyon. C'est l'un ou c'est l'autre, mais cette façon de tenir les compagnies en alerte ! (SS, p. 15)

D'autres la considèrent avec désinvolture :

Bon le Corse avait débarqué à Antibes, il y avait un millier de bougres, et après ? une aventure de plus ! (SS, p. 20)

Le fait prend consistance, la rumeur s'amplifie de jour en jour et devient une évidence :

Mais on ne pouvait plus en douter, Buonaparte s'avance à travers la France, avec on ne sait combien d'hommes. Le millier qu'on disait aux premiers jours avait fait des petits, pour sûr : l'Ennemi du genre humain, comme l'appelaient ses camarades, ramassait chemin faisant les troupes royales qui passaient de son côté, armes et bagages. (SS, p. 24)

En restituant cette multitude de points de vue, ceux des individus aussi bien que ceux de la foule, Aragon met le lecteur en présence d'un réel kaléidoscopique, varié, et

³ Louis Aragon, *La Semaine sainte*, Paris, Gallimard, 1958, p. 20, désormais référencé SS, suivi du n° de la page. Voir *ibid.* : « Depuis le 9, on était en état d'alerte ».

restitue un fragment du passé qui redevient présent par l'écriture. La confusion y est explorée par le romancier qui se place du côté de ses personnages et n'en sait pas plus qu'eux. Aucun point de vue historique surplombant ne prévaut chez Aragon, mais une réalité chaotique se dessine qui se dévoile petit à petit, dans son désordre d'origine, et à laquelle le lecteur est associé :

Comment ? Vous quittez le Champ de Mars ? Il n'y avait pas qu'eux, c'était un ordre général. Mais précisément le colonel de Chastellux apportait l'ordre de Marmont : se tenir prêt à faire mouvement sur Saint-Denis... se tenir prêt, cela signifiait attendre l'ordre. L'ordre était arrivé. D'où ça ? De qui ? C'est le maréchal qui commande la Maison depuis trois jours, oui ou non ? On ne savait pas d'où venait l'ordre, mais il y avait eu un ordre. [...] Tout le monde commande ; c'est comme si personne ne commandait. (SS, p.76-77)

D'un coup, tout le bel ordre était perdu. Personne ne savait plus ce qu'il avait à faire, des cavaliers bousculèrent des gardes à pied, il y eut des cris, et en deux trois mouvements le Champ de Mars ne fut plus qu'un embouteillage. (SS, p. 78)

Le roman fait aussi progressivement retour en arrière vers des événements qui expliquent le retour de Napoléon. 1814 hante la conscience des personnages : la référence à cette année de la fin du règne de Napoléon et du retour des rois y est constante et désigne un traumatisme mal réparé. 1814 est dans les mémoires, il est aussi sur les tableaux du Salon de 1814 qu'on décroche en mars 1815 et où sont exposées les toiles de Théodore Géricault, le personnage principal du roman (SS, p. 45), il est dans les souvenirs des personnages qui évoquent sans cesse « l'an passé ». Robert Dieudonné, un des personnages du roman, va choisir son camp et passer, dès la première heure, dans les troupes de Napoléon quand celui-ci s'approche de Paris. Il se souvient de l'effroi de ce moment :

Essonnes ! ce nom-là disait quelque chose à Robert. C'était à Essonnes, l'an passé, que s'était jouée la terrible comédie qui avait découvert Fontainebleau et mis l'Empereur à la merci des Alliés. Cette nuit-là, Dieudonné galopait sur les talons du Colonel Fabvier dont il était l'officier d'ordonnance. Ils revenaient de Fontainebleau où le colonel avait vu l'Empereur (SS, p. 55)

1814 se répète en 1815, « à l'envers », comme dit le texte⁴. Au lieu de passer de Napoléon à Louis XVIII, à la faveur du vent qui tourne, les hommes, versatiles, troquent le Roi contre l'Empereur en mars 1815 : « Ils étaient, les uns comme les autres, à supputer les chances de la royauté. Combien d'entre eux s'apprêtaient à crier « *Vive l'Empereur ?* » Morbleu, en 1814, on avait vu la chose à l'envers. » (SS, p. 62-

⁴ « L'autre année. Quand tout allait à l'inverse, tout n'était que l'ivresse du retour » (SS, p. 119) ; 1815 apparaît donc comme une répétition de 1814 : « C'était une atmosphère qu'il connaissait du reste : il avait déjà vu cela en 1814, à Valenciennes et à Lille. Seulement, alors, Bonaparte venait d'abdiquer, il avait suffi de braquer les canons sur les routes pour arrêter les désertions. » (SS, p. 131).

63⁵). 1815 est une duperie, où l'on comprend que les monarques sont interchangeables. On assiste à un véritable ballet, à une « tragi-comédie où une cour chasse l'autre » (SS, p. 86). Les deux romans se relaient, se font écho, miroir inversé l'un de l'autre. Dans le roman de Patrick Rambaud, on voit par exemple Marmont escorter Napoléon à la sortie du château de Fontainebleau en 1814 et trahir Napoléon dès le premier signe de sa faiblesse :

L'empereur [...] ne pensait qu'à Marmont, ce duc de Raguse qu'il croyait si dévoué :
- Marmont, disait-il, désertre devant l'ennemi ! et quand ? Au moment où notre victoire était certaine ! il foule aux pieds la cocarde nationale pour se parer du signe des traîtres qu'il a combattus depuis vingt-cinq ans ! Qui aurait pu croire cela de lui ? Je l'aimais [...]. Un homme avec qui j'ai partagé mon pain, que j'ai tiré de la misère, dont j'ai fait la fortune et la réputation ! l'ingrat ! Il sera plus malheureux que moi, vous verrez (AB, p. 126)

Napoléon avait raison dans son amer présage. Le même Marmont reparaît, dans le roman d'Aragon cette fois, à la tête des troupes royales fuyant vers leur exil belge mais il est pris d'une grande culpabilité, se sent prisonnier de ses choix et rêve de retourner à celui qui l'a fait maréchal. Mais il a peur de Napoléon et continue sa marche vers le Nord. Berthier, lui, accompagne l'Empereur jusqu'à Fontainebleau où il le conseille, puis l'abandonne. On le retrouve auprès des Rois dans *La Semaine sainte* : il est « déchiré entre l'honneur d'être au Roi et le désir de faire le beau chez l'Empereur » (SS, p. 419) : « Les fidèles de Napoléon ne lui pardonnent pas 1814 et l'entourage du Roi, la noblesse ne lui pardonne pas ses origines » (*ibid.*). Pas d'issue...

On voit, à ce moment-là de l'Histoire, se produire, de manière symétriquement inversée, ce que le Duc de la Grange, ancien chef vendéen, appelle en avril 1814 une « révolution » avec toute l'ambiguïté que prend ce mot dans sa bouche : « Entendez [ce terme] à la façon des astronomes : retour d'un astre au point initial de son orbite. [...] c'est-à-dire que nous allons revenir à notre point de départ : la monarchie » (AB, p. 14). Ce sont les mêmes personnages qu'on retrouve, de manière symétriquement inversée, dans les deux romans qui se répondent de manière ironique, à leur insu, par un saisissant effet de lecture. L'Histoire se répète et piétine. Aucune invention. Les acteurs de l'Empire se vendent au plus offrant : Napoléon leur a donné, avec l'Empire, le goût du luxe et de l'argent.

Glorieux dans le roman de Patrick Rambaud, les royalistes défaits, paniquent dans la débandade figurée par Aragon : le comte d'Artois, le roi Louis XVIII, la Cour, ne sont plus qu'une colonne s'enfonçant dans la boue des chemins de l'exil au printemps 1815, dans la « course folle du Roi chassé » (SS, 332⁶).

Pendant ce temps, les vaincus d'hier, ceux qui soutiennent Napoléon de retour à Paris, saisissent l'aspect burlesque et répétitif de la situation :

⁵ Voir aussi *ibid.*, p. 84.

⁶ Voir aussi SS, p. 359 et p. 360 où Aragon parle d' « hystérie générale ».

Ils avaient tous comme un grand rire en eux. Ils se sentaient les maîtres du monde. [...] Tout recommençait, voilà, tout recommençait avec le printemps, qui sait ? On allait reconquérir l'Europe... et surtout en finir avec ces noms de Dieu d'aristocrates. (SS, 252)

[...] on va chasser le noble à travers la Picardie et les Flandres, Taïaut, Taïaut ! Ah, les choses sont bien renversées. (SS, p. 257)

Que représente 1814 ? une parenthèse, une pause dans la marche de l'Histoire qui semble faire retour sur elle-même.

1814, comme 1815, est aussi un discriminateur des caractères : c'est dans cette période troublée qu'on mesure la fidélité ou la trahison des hommes, leur courage, leur droiture ou la confusion des valeurs : en 1814, « d'emblée, les maréchaux devenaient les gardiens de la monarchie » (SS, p. 470-71). En 1815, « les soldats jettent leur cocarde blanche et passent au Corse » (SS, p. 84) : « Comment choisir ? L'homme pour lequel il faut faire une guerre éternelle, ou celui qui ne peut compter pour régner que sur les baïonnettes étrangères ? » (SS, p. 87). Il n'y a pas de solution et personne ne peut vraiment se situer entre ces deux maux.

Mais 1814 reproduit aussi un autre événement plus ancien, la fuite du Roi Louis XVI de Versailles et son arrestation à Varennes :

Sur le front des troupes en pleine marche, dans le désordre complet de la Maison, Sa Majesté arrivait des Tuileries à bonne allure, et l'on voyait sa grosse tête et ses cheveux gris à la portière [...] (SS, p. 78)

Et Louis XVIII à cet instant se rappela Varennes, et feu son frère reconnu ainsi au relais pendant sa fuite (SS, p. 352)

La Restauration de 1814, retour anachronique du même, stagnation du temps, est le plus souvent présentée comme une mascarade dont les rôles et les masques sont usés. Les nobles revenus au pouvoir voudraient effacer toute trace de la Révolution et revenir à un ordre du monde, antérieur à 1789, comme si rien ne s'était passé. Mais il s'est passé quelque chose d'inoubliable et la fragilité de cette royauté restaurée est d'avoir tenté d'ignorer cet état de fait. En 1814, le Roi Louis XVIII semble faire une concession en octroyant une Charte qui rétablit la dynastie des Bourbons, tout en conservant l'apparence de quelques acquis de la Révolution et de l'Empire, cette « grosse ruse de Louis XVIII » (SS, p. 58). Mais c'est une cote mal taillée qui ne satisfait vraiment personne, ni les Libéraux qui auraient voulu des élections au suffrage universel (là où l'on avait le suffrage censitaire pour élire la chambre des députés) et la république, ni les Royalistes qui jugeaient trop timide le compromis envisagé par Louis XVIII. Le roi reste « souverain par la grâce de Dieu », il est le chef des armées et malgré la présence des deux Chambres, le pouvoir exécutif appartient au roi. En cette période, l'Histoire hésite, elle est comme en attente, en

sursis, entre un passé non encore révolu et un futur non encore advenu. C'est ce que formule le Napoléon exilé sur l'île d'Elbe, dans le roman de Patrick Rambaud, en une vision à la fois synthétique et prophétique :

Il y a deux systèmes, le passé et l'avenir : le présent n'est qu'une transition pénible. Qui doit triompher, selon vous ? L'avenir, n'est-ce pas ? Eh bien, l'avenir c'est l'intelligence, l'industrie et la paix ! Je vous le répète, messieurs, ne me parlez plus de la guerre, elle n'est plus dans nos mœurs. (AB, 233)

Ce qui frappe, cette fois en 1815, au moment où se situe l'action de *La Semaine sainte*, c'est le manque général d'enthousiasme : les personnages de cet épisode de l'Histoire ont à choisir entre deux maux du passé, la Royauté ou l'Empire : le retour à une Royauté arrogante, dégénérée et molle⁷ est une régression, une négation de l'Histoire. Le roi même est démystifié, présenté comme un homme ordinaire, un corps obèse et souffrant, « un petit gros brutal à la parole facilement emportée » (SS, p. 21), « un gros seigneur bouffi » (SS, p. 351) qui ne pense qu'à manger et à boire : « Tous les Bourbons sont pareils : pour eux la table est affaire d'État » (SS, p.191).

En fuite désordonnée à l'approche de l'ennemi, de l'« Usurpateur », la Maison du Roi n'est plus qu'une « Cour improvisée » (SS, p. 353), un troupeau chaotique sur les routes de Flandres où chacun tente de sauver sa peau. Le ridicule y règne, comme dans cet épisode où un habitant de Béthune est si pressé de faire sa cour au Roi qu'il arrive avec seulement une seule jambe de pantalon enfilée (SS, p. 353). Le défilé de la noblesse déchue, grotesque dans ses prétentions et sa peur de « l'Ogre », est traité de manière burlesque. Le Prince de Condé, par exemple, est « arrivé à cet âge où la graisse et la satisfaction du sang vous tiennent lieu d'esprit » (SS, 417). Toute valeur chevaleresque a disparu dans ce cortège dont Aragon brosse une parodie épique :

Pas cinq mille hommes. Mais comme ça égarés, sur ces routes sans fin, dans le désordre et la fatigue, on aurait dit les Dix Mille de Xénophon, au moins. Une armée tout entière. L'exode d'un monde. La fin des siècles. La confusion énorme de toutes les notions de grandeur. La caricature du dévouement et de l'héroïsme. La légende qui avorte. Le mélange incroyable d'une pauvre petite noblesse au sang pâle et des conquérants de l'Europe. (SS, p. 189)

Ce qu'on reproche de son côté à Napoléon, ce sont ces guerres incessantes, c'est d'avoir fait des hommes de son époque de la chair à canon. Dans *L'Absent*, on voit le peuple se désoler que Napoléon ait laissé les campagnes exsangues. Attablé dans une auberge sous un déguisement de fortune, Napoléon entend de la bouche de son hôtesse des propos qui le font pâlir:

⁷ Voir le portrait du duc de Richelieu dans *La Semaine Sainte*, p. 222.

- Je vous dis, moi, que l'ogre arrivera pas dans son île du diable ! On le flanquera à la mer pendant la traversée ! Si on le tue pas avant, il sera de retour avant trois mois, vous verrez et il recommencera à nous saigner !

Elle se ficha devant la table et pointa son couteau vers Napoléon :

- Touche la pointe, mon gars.

L'Empereur fut obligé de passer le doigt sur le fil du couteau.

-Si quelqu'un veut égorger ce porc, voilà l'outil !

-Que vous a-t-il fait, Bonaparte ? demanda Octave qui voyait celui-ci changer de couleur.

- Il a tué mon fils, le monstre ! Et mon neveu, et des tas de jeunes ! Dans nos vignes, y'a plus que des vieux et des veuves ! (AB, p.179)

Napoléon lui-même, sur l'île d'Elbe, se rend compte que le temps de la guerre n'est plus d'actualité :

- Ne me parlez plus de guerre ! ne m'en parlez plus... Voyez-vous, j'y ai beaucoup pensé... Nous avons fait la guerre toute notre vie, l'avenir nous forcera peut-être à la faire encore, et cependant la guerre va devenir un anachronisme. Ces batailles ? L'affrontement de deux sociétés, celle qui date de 1789 et l'ancien régime, qui ne pouvaient subsister ensemble, la plus jeune a dévoré l'autre.... Eh oui, la guerre m'a renversé, moi le représentant de la Révolution française et l'instrument de ses principes. N'importe. C'est une bataille perdue pour la civilisation, mais la civilisation, croyez-moi, prendra sa revanche.... (AB, p. 233)

On voit ici la lucidité de Napoléon, bien conscient du caractère anachronique et provisoire de cette Restauration, ultime résurgence des temps anciens dans la modernité post-révolutionnaire. Mais le peuple n'est pas encore mûr pour comprendre que la royauté ne lui apportera rien de nouveau et que l'avenir est dans une nouvelle forme de gouvernement hérité de la Révolution. C'est d'ailleurs ce qu'a compris Napoléon pendant son séjour sur l'île d'Elbe. Il ne se présente plus comme l'Empereur imitant de ses fastes les royautés les plus somptueuses, mais comme un « fils de la Révolution » et il renoue ainsi avec celui qu'il fut sous le nom de Bonaparte : « Napoléon rêvait à Bonaparte » écrit Patrick Rambaud à la fin de son roman, alors que le grand homme s'apprête à quitter l'île et à rentrer en France :

Quand il était dans son canot pour gagner son brick, une *Marseillaise* impétueuse avait retenti sur tous les bateaux, reprise en chœur par les Elbois des quais et des remparts, et le chant avait couru de colline en colline, ce vieil hymne de la Révolution interdit par l'Empire que Napoléon allait reprendre à son compte comme symbole revenu : n'allait-il pas, comme naguère lutter contre les rois ? (AB, 342)

Pourtant, en 1814, l'argument qui convainc les plus tièdes et les moins engagés politiquement à choisir la royauté contre l'Empire, c'est que les Bourbons ont

ramené la paix avec le régime des Rois : « À Paris, le mot de paix est devenu magique » (AB, p. 129). « Le frère de Louis XVI, [Louis XVIII] est vieux, impotent » (AB, p. 129), qu'importe, les Français sont las de la « guerre éternelle » (Aragon) que Napoléon depuis le début de son règne a menée. Aragon présente des aperçus panoramiques de l'Histoire, au détour du roman, retrace cette période mouvementée et éprouvante et évoque le désenchantement où se trouvent désormais les Français en 1815 :

On avait [...] bien accueilli d'abord le Premier Consul, comme une promesse que la Terreur ne reviendrait pas. On avait compté sans la guerre. Et surtout, plus encore que le prélèvement d'hommes jeunes, la guerre avait amené le marasme des fabrications. [...] On ne s'était jamais vraiment remis de la crise de 1811. Alors, on avait soupiré quand les Bourbons étaient revenus, pas qu'on fût si royaliste que ça se disait, mais l'ordre, la monarchie, si cela avait pu apporter, avec la paix, une vie normale, enfin du travail ! [...] À vrai dire, un an de royauté n'avait rien changé au commerce, ni à la misère. La fin du blocus continental, en fait de débouchés, avait amené la concurrence anglaise. [...] Aussi chez les industriels aux abois, on conservait dans les placards l'image de l'Empereur, et il y avait des conversations séditieuses, avec des personnes venues de Paris. (SS, 180)

La France, d'une certaine manière, est vendue aux Alliés, aux Monarchies environnantes auxquelles les Rois restaurés doivent l'expulsion de Napoléon. Le roman d'Aragon met en scène ces tensions politiques en partageant les points de vue entre les royalistes d'un côté, les napoléoniens d'un autre et enfin les républicains, qualifiés de conspirateurs et poursuivis par les deux camps adverses. Ce sont eux qui ont les faveurs du narrateur – et là sans doute se glisse l'idéologie du narrateur ou de l'auteur – car ce sont eux qui apportent un vent de nouveauté dans cet immuable jeu de pouvoir, de reprise, que représente l'alternance Empire/Royauté de ce milieu du XIX^e siècle. Ces républicains qui fomentent des conspirations secrètes symbolisent la Révolution appelée de ses vœux par Aragon, communiste à l'époque de la parution du roman. Le seul espoir réside dans ces forces souterraines et secrètes, seule source d'enthousiasme qu'on perçoit dans le roman. Mais elles se révèlent finalement divisées, peu convaincues et se contentent d'imaginer Napoléon en « Empereur du peuple » :

Puisqu'il est revenu, cette fois, plus besoin de ducs et de barons, notre Empereur, ce sera vraiment l'Empereur du peuple. [...] Il n'y a pas de doute [...] c'est sur les plus pauvres que l'Empereur peut tabler, les autres, leur argent, c'est tout ce qui compte, et on a bien vu en 1814. (SS, 258)

Les « agents révolutionnaires » (SS, 330) que rencontre le héros, Théodore Géricault, dans un village du Nord de la France en sont convaincus :

Et voilà que l'un d'eux affirme que Napoléon, le Napoléon qui revient, chassant devant lui les nobles, les Princes, le Roi... ce n'est plus le même, ce n'est plus le

Napoléon doré, le distributeur de prébendes, mais un autre si nous le voulons, si nous savons le faire, si nous le portons, et si pour cela, nous sommes unis. (SS, 332)

Leur Napoléon n'est pas celui de 1814, celui « de la défaite, celui qui a entraîné les armées françaises au fond des neiges, mené cette guerre sournoise et sale en Espagne... le Napoléon qui exigeait de Gros qu'il retirât de ses tableaux les généraux dont il était jaloux, et entendait en être le centre » (SS, 84) comme le rappelle un personnage, mais un Napoléon régénéré par son absence, par son séjour sur l'île d'Elbe, un véritable mythe vivant dont l'aura s'amplifiera surtout après sa mort, en 1821 :

Oui, mais ces jours-ci, le Bonaparte de Gros, de Gérard, de David... c'était un homme sur les routes, qui se hâtait vers Paris, avec une poignée de soldats, et brusquement l'enthousiasme d'un peuple. J'imagine ces haltes dans les auberges de montagnes, les villages traversés, les villes où l'on entre le soir aux flambeaux. [...] Les gens ne se souviennent plus que des drapeaux, des aigles, du soleil d'Austerlitz, et ils accueillent cet homme presque seul comme la négation de tout ce qui leur est tombé dessus depuis 1814, de cette société débarquée d'exil, de ces châtelains qui ont ressurgi de l'ombre et passent avec des chasses à courre, de cet énorme parasitisme à frimas, des sottises revanches et des humiliations à la pelle. Ils ont oublié l'énorme vénalité de l'Empire, les dotations, les bénéfices, les pensions. Et Théodore ouvre grand les yeux et devine la marche et le mensonge, les illusions, il entend au pas lointain des armées réformées clouer les cercueils nouveaux, ouverts, avides. Mais préférer Louis XVIII à Napoléon ! Pourtant il n'y a que cette alternative : ou quel prétendant ? quelle république ? (SS, p. 85)

Les mémoires sont courtes et le peuple français a tôt fait de se rallier au panache du plus brillant, du plus offrant, du dernier à promettre. Ce que montre alors surtout le roman d'Aragon, dans cette période plate, où rien de nouveau ne se dessine, c'est que les Français sont partagés, hésitants et perdus : s'il y a d'un côté les royalistes anachroniques, qui marquent la fin d'un monde en déroute, et, de l'autre, les napoléoniens qui ne sont pas vraiment convaincus, et qui représentent aussi la crainte du retour du même et du despotisme de l'Empereur, il y a surtout des hommes qui ont vu changer les régimes sans que leur sort ait vraiment changé, « dans [un] monde où l'on ne sort des Bourbons que pour retomber dans Bonaparte » (SS, p. 372). Ce que le roman peut représenter, ce ne sont pas seulement des forces ennemies face à face, dans une répartition tranchée des rôles, mais la complexité des émotions et des sentiments des personnages, les hésitations et les nuances de leurs prises de position : au lieu d'une réalité stratégique et militaire, il révèle une réalité humaine. C'est la leçon que tire le romancier, à travers son double-personnage, Théodore Géricault :

Théodore avait répondu, peut-être avec quelque légèreté, que même l'ennemi quand on en voit les yeux, même les fous et les criminels si on se met à se représenter ce qui se passe en eux, sont d'abord pour nous des êtres humains (SS, p. 587-588)

Cette idée neuve de l'individu, née avec la Révolution, se combine ici avec les idéaux d'Aragon. Au chapitre XII, « La Vallée de la Somme », on trouve un exemple de cette humanité qui dépasse les frontières et les divisions ennemies : l'un des bonapartistes se trouve face à un homme du Roi, commandant de grenadiers, qu'il a connu dans son enfance. Celui-ci est grièvement blessé et se retrouve entre la vie et la mort. Robert Dieudonné, le bonapartiste, lui donne son manteau (SS, p. 397), prend soin de lui et le considère « non comme un prisonnier mais comme un blessé » (SS, p. 407). Il donne des ordres à ses grenadiers comme s'il était des leurs :

Par un étrange phénomène, les grenadiers, des gamins, s'étaient tout naturellement mis tous deux à considérer cet officier passé au service de l'Ogre comme leur supérieur, et ses paroles leur étaient des ordres. [...] C'est ainsi qu'à ce croisement de routes au bord des marais de la Somme, vers trois heures de l'après-midi, trois heures un quart, ce mercredi 22 mars 1815, le lieutenant Robert Dieudonné, du 1^{er} de chasseurs impériaux, mit, pour quelque temps, sous un commandement unique les deux tronçons divisés de l'armée française, qu'on avait envoyés à la rencontre l'un de l'autre [...]. (SS, p. 399-400)

Quelle vision de l'Histoire nous apportent alors ces romans ? Chacun des deux auteurs dont nous avons lu les romans sont d'accord pour dire qu'il est difficile de porter un jugement sur le passé avec nos yeux d'aujourd'hui. Le passé reste passé, il doit échapper à la simplification, à l'abstraction auxquelles le présent le réduit souvent. Il doit aussi garder son mystère et son épaisseur, sa complexité essentielle, comme le souligne Aragon pour qui l'Histoire, aux yeux du présent, est une illusion, une fiction qui ne dépasse jamais ce statut : « Tout cela est reparti dans le domaine de l'imagination » (SS, 586).

Le passé n'existe plus : soit il disparaît de notre mémoire, soit il est transformé, ou déformé par ceux qui se penchent sur lui et le restituent. Le roman est une tentative d'approche de ce qu'ont pu être les événements mais c'est seulement une des manières possibles de mettre en scène l'intrigue du passé, de « refigurer » ce qui n'est plus, selon l'expression de Paul Ricœur. Le romancier est une sorte de magicien qui peut entrer dans les consciences grâce à sa position omnisciente. Patrick Rambaud comble les lacunes de l'histoire en inventant un personnage, Octave, sorte de double du narrateur, qui invente et restitue ce que les documents historiques n'ont pas pu léguer. Il imagine les dessous de l'Histoire, perdus à jamais, et il approche le réel disparu par le vraisemblable de la fiction. En animant les tableaux historiques, en les rendant mobiles, il transforme en conversations vivantes des faits devenus inertes avec le temps :

Octave se prit à rêver au pouvoir de Gygès, roi de Lydie que son anneau rendait invisible : tellement de scènes significatives restent sans témoin, comme cette entrevue de hasard [entre le maréchal Augereau et Napoléon] dont il ne pouvait approcher ; il se contentait d'en deviner la tournure de loin, à l'attitude des deux anciens compagnons d'armes. L'Empereur avait ôté son chapeau, l'autre gardait sa casquette et un air insolent. Devenu invisible, Octave se serait glissé entre eux et il aurait entendu une conversation brève et brutale. (AB, 165)

Le passé n'existe plus : soit il disparaît de notre mémoire, soit il est transformé et déformé par ceux qui se penchent sur lui. Le roman, plus libre que l'Histoire, le fait revivre, à sa façon.

Catherine Mariette
UMR Litt&Arts
Université Grenoble-Alpes